

L'Adrc,
Carlotta films,
Swashbucker films,
Théâtre du Temple,
en partenariat avec Positif
présentent



L'ENIGME DU CHICAGO EXPRESS
LES VIKINGS
SOLEIL VERT

Richard Fleischer

1916 - 2006



Kirk Douglas, Les vikings

États-Unis, 1952, 71', N&B
Format image : 1/37
Son : Mono
Réalisation : Richard Fleischer
Scénario : Earl Fenton
d'après une histoire de Martin
Goldsmith et Jack Leonard
Directeur de la photo :
George E. Diskant
Décors : Darrell Silvera,
William Stevens
Montage : Robert Swink
Son : Clem Portman,
Francis Sarver
Une production RKO

Interprétation :
Charles McGraw,
Marie Windsor,
Jacqueline White

Etats-Unis, 1957, 114', couleur
Format image : Scope
Son : Mono
Réalisation : Richard Fleischer
Scénario : Calder Willingham,
d'après le roman *The Vikings*
de Edison Marshall
Adaptation :
Dale Wasserman
Directeur de la photo :
Jack Cardiff,
Décors : Harper Goff
Montage : Elmo Williams
Musique :
Mario Nascimbene,
Production : Jerry Bresler pour
Bryna Prod. (Kirk Douglas)

Interprétation :
Kirk Douglas,
Tony Curtis,
Ernest Borgnine,
Janet Leigh,
James Donald,
Alexander Knox,
Frank Thring

Etats-Unis, 1973, 97', couleur
Format image : Scope
Son : Mono
Réalisation : Richard Fleischer
Scénario : Stanley Greenberg
D'après le roman
Make Room ! Make Room !
de Harry Harrison
Directeur de la photo :
Richard Kline
Décors : Robert Benton
Montage : Samuel E. Beetley
Musique : Fred Myrow
Production : Walter Seltzer

Interprétation :
Charlton Heston,
Edward G. Robinson,
Joseph Cotton,
Leigh Taylor Young,
Chuck Connors

L'ENIGME DU CHICAGO EXPRESS The Narrow Margin



A lire également : *Le vertige et l'élan*,
Alain Masson, Positif n° 544

Dans un train, un détective sert de garde du corps à une femme qui doit témoigner contre le syndicat de crime. Le voyage est semé d'embûches et de tentatives d'assassinat.

"Je terminais mes films en dépensant moins que le budget qui m'était alloué et je faisais non pas quarante prises mais deux ou trois. A la RKO, on ne vous en autorisait pas plus de deux, il fallait faire des répétitions intenses avant de commencer à tourner la scène. *L'Enigme du Chicago Express* (The Narrow Margin), par exemple avait coûté 188 000 dollars et ce fut un sleeper, un succès inattendu. Tourné en treize jours, il rapporta beaucoup d'argent."

Richard Fleischer (entretien Positif n° 544)

Bien que d'autres réalisateurs aient, à de nombreuses reprises, utilisé un train comme décor de leur histoire (Renoir avec *La Bête humaine*, Mann avec *The Tall Target*, Hitchcock avec *Strangers on a train* ou *The Lady Vanishes*, etc.) *L'Enigme du Chicago Express* reste une réussite exemplaire par sa réalisation inspirée au service d'un scénario aux multiples rebondissements qui prouve, si besoin était, l'étonnante richesse de la série B américaine.

Stéphane Bourgouin

LES VIKINGS The Vikings



A lire également : *Les Vikings, splendeur du relief*,
Pierre Berthomieu, Positif n° 544

En 900, Ragnar, chef des vikings, envahit l'Angleterre; une querelle éclate entre ses deux fils, Einar et Eric.

"Nous avons tourné en Norvège, et en Bretagne où j'ai trouvé un château avec pont-levis, le fort de la Latte, qui me convenait et que j'avais cherché en vain en Irlande et en Angleterre. Je voulais des paysages qui correspondent à l'histoire, et j'ai eu la chance d'avoir un grand directeur de la photo, Jack Cardiff. C'est Orson Welles qui fait le narrateur. Je crois que c'est une idée de Kirk Douglas, il me semblait qu'il avait perdu la tête... Orson était encore un metteur en scène important, et il était en train de tourner *Touch of Evil* (La Soif du mal). J'ai dû aller sur le tournage, et là, à ma grande surprise, il a accepté ma proposition (...)." Richard Fleischer (entretien Positif n° 544)

Poème lyrique atteignant par moment un réel souffle épique, *Les Vikings* est un de ces joyaux inaltérables du cinéma d'aventure. Utilisant les dimensions latérales du Scope comme une toile et les somptueux éclairages de Jack Cardiff, Fleischer nous offre des compositions picturales inoublables. Comme d'habitude chez Fleischer, la violence s'installe en catimini. Jamais la violence ne s'avère une fin en soi et on peut réellement parler d'un «sadisme tranquille» à son sujet. Ainsi, dans *The Vikings*, nombre de séquences auraient pu se prêter à un étalage complaisant (le faucon qui crève l'œil de Kirk Douglas...), mais Fleischer «adopte un tempo mesuré, un rythme assez lent, un style égal et discret pour peindre une action brutale et forte».

Stéphane Bourgouin reprenant les thèmes développés par Michel Mardore :
"Richard Fleischer en scope et en couleurs", (Positif n° 30, 1959)

SOLEIL VERT Soylent Green



A lire également : *Le corps et son enfermement dans la science-fiction selon Fleischer*,
Eithne O'Neill, Positif n° 544

2022. La planète est ravagée par la pollution et la surpopulation. Les habitants de New York ne survivent que grâce à la nourriture synthétique fabriquée par la compagnie Soylent. Un policier enquête sur le meurtre de l'ancien directeur de Soylent.

Unique film d'anticipation de Richard Fleischer, *Le Voyage fantastique* étant plus un film d'aventure, matiné d'espionnage, reposant sur un postulat de science fiction à des fins d'exotisme, *Soleil vert* - dont le titre original, *Soylent Green*, fait référence à un aliment ("Soylent" étant la contraction de soja et lentille) - prend place dans l'avant-dernière période de l'œuvre de Richard Fleischer. Dans cette période, qui court de 1972 à 1975, le cinéaste met en scène des mondes repliés sur eux-mêmes, comme vivant en autarcie, décrit des sociétés autodestructrices dont les protagonistes sont appelés, dans une sorte de tragédie à huis clos, à disparaître violemment, qu'ils soient gangsters (*Les Complices de la dernière chance*), policiers en tenue (*Les flics ne dorment pas la nuit*), mafiosi (*Don Angelo est mort*), hors-la-loi dans l'Ouest (*The Spikes Gang*) ou planteurs sudistes (*Mandingo*), *Soleil Vert* élargissant ce microcosme à l'humanité entière. Alain Garel



Situation de Richard Fleischer

Richard Fleischer s'est éteint le 25 mars dernier à l'âge de 90 ans. Touché à tout de génie, le réalisateur hollywoodien s'est essayé à tous les genres tout au long de sa carrière qui comprend 47 films entre 1946 et 1985. Du film noir au film historique et d'anticipation, la proposition de l'ADRC permettra en régions, nous l'espérons, de réévaluer son œuvre... sur grand écran.

Janet Leigh et Tony Curtis, Les vikings

Ni auteur consacré ni petit maître, Richard Fleischer a toujours eu un statut ambigu – quand il n'a pas tout simplement été oublié, ses films étant devenus difficilement accessibles. À sa mort, les rares articles nécrologiques témoignent de cet embarras à le situer. Dans le mieux informé d'entre eux (*Libération* du 29 mars 2006), Philippe Garnier affirme que "Richard Fleischer n'a, malgré une solide carrière, jamais eu de stature auprès des critiques". L'auteur qui vit à Los Angeles se réfère sans doute aux aristocrates américains qui n'ont cessé de le juger avec condescendance ou sévérité. Même Manny Farber, pourtant amateur des films "souterrains" méprisés par la critique établie, et qui aurait pu au moins être sensible à sa petite production RKO, ne le mentionne pas dans son *Espace Négatif* (1971, traduction française P.O.L, 2004). Le paysage change du tout au tout si l'on prend en considération les meilleures plumes de la critique française (Jacques Lourcelles), qui se distingue en effet, et là encore, radicalement de celle d'outre-Atlantique. Les cinéphiles des années 1950 et 1960 n'ont pas cessé de le revendiquer comme un metteur en scène de grand talent. Point de vue minoritaire, certes, mais qui imposa sa défense et illustration du cinéma hollywoodien. C'est en France que le seul ouvrage sur Fleischer a été publié (par Stéphane Bourguin) et qu'on lui accorde dans les ouvrages de référence la place qu'il mérite. Si *Positif* est la première revue à publier aujourd'hui un dossier sur le réalisateur de *La Fille à la balançoire*, on ne saurait oublier, les articles de nos collaborateurs Michel Mardore, Louis Seguin, Roger Tailleux, Robert Benayoun, Jacques Goimard (sur *Soleil Vert*), ni, enfin, ceux d'Alain Garsault, le plus assidu d'entre nous à commenter son œuvre.

On ne peut dire, face à tant d'exercices d'admiration, que Richard Fleischer, est un cinéaste sous-estimé, mais il est non moins contestable qu'il est méconnu. Et ce, pour deux raisons : la première, et peut-être la plus dommageable, est une fin de carrière marquée par des œuvres d'une grande médiocrité. Après *Mandingo* en 1975, ce ne sont pendant dix ans que ratages successifs. Représentant typique des cinéastes sous contrat dans un studio (neuf films pour RKO de 1947 à 1951, et douze pour la Fox, de 1955 à 1970), Fleischer perdit ses moyens avec l'écroulement des grandes compagnies hollywoodiennes. Dans ses mémoires si divertissantes et instructives, *Just tell me when to cry*, on voit par une série de portraits et d'anecdotes combien le cinéaste était conscient des rapports de force qui s'exerçaient entre lui et les différents producteurs qui l'avaient engagé, de Howard Hughes à Darryl Zanuck, de Stanley Kramer à Dino de Laurentis et Kirk Douglas (*Les Vikings*). Il connaissait les arcanes d'un système dont il avait franchi les différents échelons, et surtout le pouvoir des stars qui lui faisaient confiance. Rendu à sa liberté, il n'a pas su s'adapter aux nouvelles données de la production, et, comme pour nombre de réalisateurs de sa génération, sa vie professionnelle sombra corps et bien. La deuxième raison de l'éclipse qu'il subit, mais qui joua aussi contre lui dans sa période de création, est l'éclectisme de son œuvre, doublé de grands succès publicitaires. Passant avec aisance du film criminel

(*L'Enigme du Chicago Express*), au western, du film de guerre à la science-fiction (*Soleil Vert*), du récit d'aventures (*Les Vikings*) à la fresque biblique, Fleischer fut toujours difficile à cerner. Au lieu d'admirer la variété de ses dons, on préféra souligner une prétendue absence de personnalité. À la différence d'un Kubrick qui ne se consacre à un genre que pour mieux le subvertir, Fleischer se coule dans le même genre et lui apporte de subtiles variations. C'est un exercice moins spectaculaire, mais qui est lié à un constant travail formel. Car dans le film de genre ce n'est pas le sujet qui l'emporte, puisqu'il relève de codes et de conventions, mais la façon dont il est traité. Dès son enfance, au contact du cinéma d'animation de son père, il a dû subir l'influence d'un art qui mêle la recherche technique et l'invention formelle. Le travail sur les couleurs (de *La Fille sur la balançoire* à *Barabbas*), les jeux visuels (du travelling final du *Temps de la colère* au *split screen* de *L'Etrangleur de Boston*), le goût du scope dès le milieu des années 50, qu'il partage avec d'autres metteurs en scène issus du théâtre (de Kazan et Preminger à Sirk et Ray), témoignent d'un esprit expérimental et d'un stylisme consommé. L'œuvre de Fleischer est parcourue, dans ses meilleurs films, d'une tension féconde. Le travail d'enquête méticuleux pour ses films criminels (*L'Enigme du Chicago Express*), le réalisme dans la reconstitution d'une époque (*Les Vikings*) débouchent sur une forme d'insolite, voire de fantastique. Chez lui, l'imaginaire se bâtit sur du réel, l'irrationnel peut prendre les couleurs du naturel. Dans l'entretien qu'il nous a accordé, Fleischer estimait que l'Europe, et plus précisément l'Autriche, n'avait pas eu d'influence particulière sur le travail de son père, qui en venait. Il nous semble pourtant que, chez le fils, l'attention scrupuleuse au détail, mêlée à un goût du bizarre, le pessimisme du regard porté sur une société en décomposition relèvent d'une sensibilité qu'il partage avec nombre de réalisateurs issus de la Mitteleuropa, de Lang à Wilder, de Kubrick à Preminger. Dans les meilleurs films de Fleischer, le laïcisme et la sobriété de la mise en scène, le refus de livrer une leçon ou un message ne rendent que plus implacable le diagnostic sur le malaise dans la civilisation et sur les comportements pathologiques de ces êtres livrés à la solitude et à une inadéquation avec la société qui les entoure. Souhaitons que l'hommage que vient de lui rendre la Cinémathèque française et la diffusion en région de l'ADRC, en donnant enfin accès aux films permettent de révéler à beaucoup la richesse et la diversité de cette œuvre trop longtemps occultée.

Michel Ciment : *Positif*



BIBLIOGRAPHIE SELECTIVE
Just tell me when to cry, Richard Fleischer - New York : Carroll and Graf, 1993.
Richard Fleischer, Stéphane Bourguin - Paris : Editis, 1986 - Collection Filmo
 Richard Fleischer dans *Positif* (les films du cycle) :
Les Vikings : n°30, n°266
L'Enigme du Chicago Express : n°79
Soleil vert : n°162
 Article général : n°30
 Dossier Richard Fleischer : n° 544 - juin 2006

Repères bio-filmographiques

- 1916. Naissance le 8 décembre à New York. Richard Fleischer est le fils de Max et le neveu de Dave Fleischer, pionniers du dessin animé, créateur des séries Betty Boop et Popeye.
- 1937. Après des études de médecine, étudie l'Art Dramatique à la Yale University. Il crée, avec des condisciples, la compagnie Arena Players.
- 1942. Pris sous contrat par RKO, il y monte les actualités *Rothie*, puis, à partir de 1943, y réalise des courts-métrages.
- 1946. Richard Fleischer passe à la réalisation de longs-métrages. En sept ans, il signe huit films. 8 pour RKO et trois pour d'autres firmes, parmi lesquels des films noirs comme *Bodyguard* (1948). *L'Assassin sans visage* (1949). *Armored Car Robbery* (1950) et *L'Enigme du Chicago Express* (1952).
- 1954. Après deux films pour Columbia et MGM, Walt Disney lui propose de filmer *Mingt mille lieues sous les mers*, premier film à gros budget de sa carrière.
- 1955. Engagé par Fox. Il y signe cinq (en 1956) plusieurs œuvres jugées dans des genres divers, comme *Les Inconnus dans la ville* (1955). *La Fille sur la balançoire* (1956). *Le Temps de la colère* (1956) et *Le Diable dans la boue* (1959). Le même que, pour Artistes Associes, *Bandido Caballero* (1956) et *Les Vikings* (1958).
- 1961. Déçu par les deux derniers succès, mécontents, que lui a confié Daryl Zanuck, Richard Fleischer s'installe en Europe où il met en scène une des meilleures super productions historiques : *Barabbas* (1961).
- 1966. Après cinq ans, sans avoir rien tourné, il revient aux Etats-Unis où il réalise pour Fox cinq films, dont *Le Voyage fantastique* (1966) et *L'Etrangleur de Boston* (1968).
- 1971. Après deux films criminels au Royaume-Uni, il connaît un nouvel âge d'or avec des œuvres telles que *Les Complices de la dernière chance* (1971). *Les Flics ne dorment pas la nuit* (1972) ou *Soleil vert* (1972).
- 1976. Cette période passée, la plus riche de sa carrière avec celle de 1954-1961, il ne retrouve que rarement ses qualités de metteur en scène.
- 2006. Richard Fleischer meurt le 25 mars à Los Angeles.

Alain Garel



Créée par le Ministère de la culture en 1983, l'Agence pour le développement régional du cinéma (ADRC) intervient sur l'ensemble du territoire pour maintenir et développer les salles de cinéma et améliorer leur accès aux films à tous les publics. En ce qui concerne l'action de l'ADRC en faveur du patrimoine cinématographique en salles, ses interventions vont bien au-delà de l'édition et circulation de copies neuves, mais comprennent également l'édition de documents d'accompagnement sur les films pour les salles et les publics, le déplacement d'interventions, et enfin une fonction de centre ressource au bénéfice des professionnels.

Distribution :
L'Enigme du Chicago Express
 Théâtre du Temple
 Tél : 01 43 26 70 40
Les Vikings
 Carlotta films
 Tél : 01 42 24 10 86
 Soleil Vert
 Swashbucker films
 Tél : 01 42 26 14 48

Cette plaquette est éditée par l'Agence pour le développement régional du cinéma (01 56 89 20 30 - www.adrc-asso.org), avec le soutien du Centre National de la Cinématographie, et de *Positif*.

